

*Notre ami et collègue Michel Gresset nous a quittés en juin 2005. Chantal Verdier, Marc Amfreville et Marc Chénétier lui rendent hommage dans ce numéro qui lui est dédié.*

*En outre, nous remercions la Fondation Faulkner qui nous a autorisés à reproduire l'article « Un maître américaniste », ainsi que la bibliographie de notre ami.*

*Dans le numéro 12 de notre revue, Michel Volkovitch s'entretenait avec Michel Gresset et nous le présentait ainsi : « Cela fait trente ans que Michel Gresset traduit Faulkner et les romanciers du Sud, en collaboration une fois sur deux ; participant à la création de l'ATLF en 1973 et d'ATLAS en 1983, cet universitaire n'a cessé depuis de batailler, solidaire des traducteurs à temps complet, pour la défense de la profession ; il a fondé en 1980 le prix Maurice-Edgar-Coindreau, qui récompense le meilleur livre américain de l'année en traduction française ; en 1990, à l'Institut d'anglais Charles V de l'université Paris VII, il a créé le fameux DESS... qui mettait en place une véritable formation à la traduction littéraire ».*

Marc Chénétier

« Serendipity »

La vie, parfois, a des égards. La vie parfois a sa secrète logique, outre ses bonheurs et ce qu'un terme anglais mal traduisible appelle sa « serendipity ». Du moins a-t-elle parfois le bon goût de dessiner patiemment le devenir. Celui, en l'occurrence, d'une longue, chaleureuse et fertile amitié.

C'est au cours d'une de mes visites à Maurice-Edgar Coindreau, souvent fréquenté alors que j'achevais mes études pour parler encore et encore de Faulkner et de Dos Passos, que pour la première fois j'ai rencontré Michel Gresset. Maurice-Edgar Coindreau habitait à l'époque Passage d'Enfer, voie « fausse amie » proche de Denfert. Un coin de paradis, où nous nous sommes bien souvent retrouvés. Quelques années durant, nos chemins se sont croisés (« Dos », Faulkner, la traduction, derechef...), avant de filer tout de bon leur cours parallèle en raison d'une autre amitié commune, profonde, inébranlable, interrompue elle aussi par un scandale pareil à celui qui nous fait écrire ici aujourd'hui (la vie, parfois, n'a *pas* d'égards) : parmi tous les bienfaits que m'a valus l'amitié de Michel, cette autre qui nous unissait à Claude Richard a énormément fait pour nous rapprocher encore, particulièrement dans la mesure où elle nous a permis de nous voir plus que nous ne pouvions l'espérer, étant donné le rythme de nos vies professionnelles : en nous offrant de ces vacances, magiques bien que trop brèves, où l'on a tout loisir de parler. Michel serait le premier à souhaiter qu'on évoque ici ce temps, et cet autre traducteur.

De sorte que, de Provence en Languedoc et de Versailles en Eure, la traduction eut plus que sa part dans les conversations des jours de loisir. Et qu'au fil des années germa tout naturellement l'idée du Prix Maurice-Edgar Coindreau. « Serendipity... »

Voici plus de vingt ans que le Prix Coindreau, nouvelle et majeure contribution parmi toutes celles que Michel a apportées au monde des

traducteurs (et je ne parlerai pas ici de ses impressionnants travaux de critique littéraire), fait partie de notre paysage professionnel et amical. Et écrire ces quelques mots de souvenir, c'est revivre toute une histoire de discussions, que telles agapes, souvent, contribuaient à quelque peu aviver, de remises de prix hautes en couleurs, de déplacements, pour y procéder, dans les régions où nous nous rendions par principe en alternance avec Paris : à Fontenay-le-Comte, terre natale de Coindreau (le voyage du jury en minibus – veau de louage peu fiable qu'il fallut, sous la pluie, sortir des ornières, le jury prêtant son épaule collective à une entreprise rendue plus difficile encore par l'hilarité générale – demeure dans les annales des moments inoubliables, avec l'inauguration, au milieu des champs venteux et vaguement viabilisés d'une hypothétique Rue Maurice-Edgar Coindreau...), à Reims (grâce à l'entregent et aux bons offices d'un autre fidèle fondateur, Didier Coupaye), à Blois (où Jack Lang, alors maire de ma ville natale, nous gratifia d'une conférence improvisée, légèrement hors-sujet, certes, mais talentueuse, sur l'Abbé-Grégoire...); c'est revoir Michel, grattements de tête, un tantinet timide et raide, pas vraiment Démosthène, remettre les prix successifs à des lauréats qui, pour nombre d'entre eux, devaient ultérieurement rejoindre le jury. C'est revoir les visages de tous ceux qui en ont, à un moment ou à un autre, fait partie ; c'est repasser dans la mémoire les situations peu communes où, chacun défendant ses options et ses choix, on arrivait toujours à de larges consensus, tant Michel était accueillant à l'opinion des autres, tant, sans se départir de principes ardemment défendus, il faisait place au dialogue et à la chaleur des complicités pour une belle cause. C'est songer aux innombrables fidélités qu'il avait suscitées.

Il a véritablement fallu que son corps ne le porte plus pour qu'il se résigne à ne pas assister aux dernières réunions du Prix. Mais il est resté intensément engagé dans son organisation et ses choix jusqu'à la toute dernière minute.

« Serendipity » : c'est dans l'Université (Paris VII-Denis Diderot) où Michel fonda contre vents et marées, avec une énergie peu commune, le DESS de traduction littéraire, que j'enseigne à présent. Sur le poste d'un certain... Michel Gresset, dont les véritables fonctions dans cet enseignement spécifique sont magnifiquement assumées par l'ami Jean-Pierre Richard.

Michel est parti. Il nous manque cruellement. Mais comment ne pas le voir tous les jours en pensée, nous qui nous efforçons de continuer son travail, chacun à sa manière ? Nous avons eu assez de rires et d'homériques bagarres pour qu'il demeure toujours parmi nous. Pour que Michel jamais ne cesse de nous faire encore des cadeaux.

Je l'avais rencontré chez Coindreau. Combien d'amitiés ne sont pas nées chez Gresset ?

Néologismes : « OK, life, keep on serendipiting ! And we'll try to gresset along ».